



CINEMA KOMUNISTO

Film documentaire de a documentary film by dokumentarni film
Mila Turajlic

PRESS CLIPPING



FESTIVALS

une selection a selection izbor festivala

IDFA – First Appearance (world premiere)

Trieste Film Festival, Italy

Magnificent 7 – European Feature Documentary Film Festival, Belgrade

Views of the World Int'l Documentary Film Festival, Cyprus

Sofia International Film Festival, Bulgaria

Ljubljana Documentary Film Festival, Slovenia

It's All True Festival, Brazil

Festival Cinematográfico Internacional del Uruguay, Uruguay

Tribeca Film Festival, USA (North American premiere)

San Francisco International Film Festival, USA

HotDocs Toronto, Canada

DOC.Fest, Munich, Germany

UnderhillFest, Montenegro

Doc Aviv, Israel

DocumentarIST, Istanbul, Turkey

Transylvania International Film Festival, Romania

Festival International du cinema d'Alger, Algeria

Il Cinema Ritrovato, Italy

MakeDox, Macedonia

Festival International du Cinéma d'Auteur de Rabat, Morocco

Pula Film Festival, Croatia

Indianapolis International Film Festival, USA

Sarajevo Film Festival, Bosnia & Herzegovina

Dokufest, Prizren

Kerala International Documentary & Short Film Festival, India

Kratkofil, Banjaluka

Pristina International Film Festival

Vancouver International Film Festival, Canada

Chicago International Film Festival, USA

Bergen International Film Festival, Norway

Doclisboa, Lisbon, Portugal

Cinemed - Montpellier, France

UNAFF - United Nations Association Film Festival, USA

Eastern Neighbors Film Festival, Utrecht, Netherlands

Brisbane International Film Festival, Australia

Canberra International Film Festival, Australia

Bratislava International Film Festival, Slovakia

Sevilla International Film Festival, Spain

European Film Panorama, Cairo, Egypt

Brighton International Film Festival, UK

Goteborg International Film Festival, Goteborg, Sweden

Tempo Documentary Film Festival, Stockholm, Sweden

Cape Winelands Film Festival, Cape Town, South Africa

BAFICI, Buenos Aires, Argentina

London Archive Film Festival, London, UK

Midnight Sun Film Festival, Lapland, Finland

Festival Al Este de Lima, Lima, Peru

CINEMAS

sortie en salles cinema release bioskopska distribucija

Serbia, Croatia, Slovenia, Bosnia & Herzegovina, UK & Ireland, France

PRIX AWARDS **NAGRADE**



Gold Hugo for Best Documentary at Chicago International Film Festival, USA

Alpe Adria Cinema Award for Best Documentary Film at Trieste Film Festival, Italy

FOCAL International Award for Best Use of Archive Footage in an Arts Production

FIPRESCI Serbia Best Documentary Film in 2011

Grand Prix du Jury Festival International du cinéma d'Alger, Algeria

Best Balkan Newcomer Dokufest, Prizren

Best Debutant Director Makedox, Macedonia

Best Editing Award Cinema City, Serbia

Audience Award Views of the World, Cyprus

Audience Award UnderhillFest, Montenegro

Audience Award Cinema City Festival, Serbia

Honourable Mention of the Jury It's All True Festival, Brazil

Honourable Mention of the Jury Uruguay International Film Festival, Uruguay

Honorable Mention of the Jury Cape Winelands Film Festival, South Africa

Honourable Mention of the Jury UnderhillFest, Montenegro

Special Jury Award Balkan Film Festival in Podgradec, Albania



Serbia - premiere nationale, centre Sava, Belgrade, janvier 2011

Serbia - national premiere, Sava Center, Belgrade, january 2011

Srbija - domaca premijera, Sava Centar, Beograd, januar 2011.



L'équipe et personnages de Cinema Komunisto

Crew and cast of Cinema Komunisto take a bow

Ekipa i likovi filma Cinema Komunisto se poklanjaju pred publikom



France - sortie en salles, septembre 2013

France - cinema release, September 2013

Razgovor sa publikom posle filma sa rediteljkom Milom Turajlic



Débat après la projection avec la réalisatrice, Mila Turajlic

Post-screening Q&A with director Mila Turajlic

Razgovor sa publikom posle filma sa rediteljkom Milom Turajlic



[critic's pick] '...a documentary collage of 60 years of Yugoslavian film under Communist rule.'

- Wall Street Journal

'...a challenge that could have stumped even the most seasoned filmmaker: create a movie about a country that no longer exists.'

- New York Times

'The fascinating and absorbing documentary Cinema Komunisto is a must for film fans.. quite wonderfully tracks the history of former Yugoslavia through its cinema.'

- Screen International

'Cinema Komunisto' is still one of the most riveting, well-researched, elegantly-rendered chronicles of a fallen era to ever be captured on film—and a must-see for film aficionados..'

- Screen Comment

'Yugoslavia no longer exists, but its story still does. Who will tell it? Turajlic begins the conversation with this beautiful film.'

- Capital New York

What makes this film important is the dialogue between past and present, the fact that a story about a country has been told in a new way, which opens the communication between myth and competing truths, between history and the people who made it, between lies that our parents were fed in "socialist paradise" and the lies that certain states poison us with today, and above all, between the illusion that our parents lived in and the price we are paying for it today.'

- Vladan Petkovic, e-novine

Histoire et cinéma, il était une fois dans l'Est

La réalisatrice Mila Turajlic explore en détective les histoires conjointes de la Yougoslavie et de son cinéma. Un pays qui n'existe plus et dont toute image risque de disparaître.

« L'histoire du cinéma est l'histoire du pouvoir de créer l'histoire. » Cette citation du philosophe Jacques Rancière ouvre le documentaire de la jeune réalisatrice Mila Turajlic. La construction qu'elle opère à partir de toutes sortes d'archives et de témoignages au présent de la mémoire fait œuvre d'intelligence. L'histoire, donc, d'un pays qui n'existe plus qu'au cinéma. Mila Turajlic est une sauteuse des après-guerre et la poursuit jusqu'en 1991, tandis que de nouveaux ravages s'approprient à nouveau.

Chaque régime choisit les thèmes qui lui sont propres, chaque gouvernement fait son autoprésentation, insiste Veljko Bulajic, réalisateur d'inoubliables « films de partisans » exaltant l'ardeur et le courage d'un peuple qui a – réellement – combattu le fascisme et dont le pays avait été terriblement trou-



Atelier de costumes dans les studios d'Avala à Belgrade. Costume collectionneur pour le film les Vikings.

trouant des années soixante, un nouveau directeur, ancien des services secrets, prend la tête d'Avala. Sa mission : des coproductions internationales, mondiales, planétaires, afin de se procurer des devises en quantité. La Yougoslavie devient l'un des pôles majeurs du cinéma et des industries. Les stars y affluent : Alain Delon, Anthony Quinn, Kirk Douglas, Sophia Loren et Carlo Ponti,

Oson Welles qui interprète l'un des rôles principaux de la Bataille de la Neretva, où l'on fait sauter un vrai pont qu'avait dynamité Tito. Le président sélectionne Richard Burton pour l'incarner dans une autre superproduction. C'est l'ère de l'hôtel Métropole et du « nema problema ». Pas de problèmes, seulement des solutions. Le Festival du film

arabes de Pula, la fine fleur des cinémas du pays et de partout ailleurs. Le documentaire de Mila Turajlic se côtoie sur son installation en 1991, en protestation contre les violences à venir. Entre-temps, une génération de scénaristes, techniciens et réalisateurs s'étaient exilés, de peur de se voir déclarés « ennemis publics ». L'image devient floue, il faut y aller voir.

DOMINIQUE WOESMAN

L'histoire d'un pays qui n'existe plus qu'au cinéma.

ché. Tito, l'un de ces héros, était un cinéaste enthousiaste. Il

visionnait un film chaque jour (8 300 entre 1949 et sa mort, en 1980), a noté ses projections personnelles, Leka Konstantinovic. Il incarne la vaillance de la Yougoslavie, sa foi en un avenir radieux qu'il faut bâtir à corps de pelles et de pioches. Si l'on se met à distance de ces films de propagande où une jeunesse exaltée pose des kilomètres de rails en chantant, ceux qui ont le souvenir confusément l'authenticité de leur élan d'alors. Réalité « exagérée », avouent ceux qui la fabriquaient, et en sait comme l'exagération « constitue le ferment de la légende. Le 1^{er} mai 1947, nuit à Belgrade la Grande Cité du cinéma. Projet titanique qui ne verra le jour qu'en partie. Les moyens politiques ne manquaient pas. Les humains non plus. Le cinéma yougoslave, sans critères antérieurs, voit le jour sous l'égide de la société d'Etat Avala. Le studio de Belgrade, ses loges et laboratoires fonctionnent à plein rendement. La rupture avec Staline entraîne le retrait des films soviétiques. Sur ordre de Tito, parviennent au public ceux de « l'autre bord », Hollywood. Au grand

PAR ICI LES SORTIES

LES AMANTS DU TEXAS, de David Lowery.

États-Unis, 1.19.36, 2013.

Amour et fuil, Bob et Ruth s'aiment. Ils sont jeunes et beaux, et attendent un enfant. Hilary, ils sont aussi gangsters, et Bob est capturé. Telles sont les premières de ce polar western altéré dans les années 1970, dans la lignée des Amants de la nuit, de Nicholas Ray, de la Balade sauvage, de Terrence Malick, ou de Bonnie and Clyde, d'Arthur Penn. Le but du cinéaste semble être de noyer la violence dans le paysage et dans la ruralité texane. Poétique, charmant, mais la jeunesse naturaliste de l'image affaiblit l'histoire.

LES MILLER, UNE FAMILLE EN HERBE, de Roman Marshall Thier.

États-Unis, 2013, 1.19.50.

Brancquino. Une fausse famille convoie un chargement de marijuana en camping-car. L'emploi de cette comédie n'est

pas tant la drogue, ni l'aspect policier, que le comportement assez dévié de cette fine équipe, composée d'un dealer, d'un conard, d'un berlet, et d'une strip-teaseuse. Le tout conçu sur le mode du road movie, en l'occurrence la comédie catastrophe, genre very bad trip. Soit une formule peu originale, mais qui ménage quelques gags hilarants.

L'ŒIL DU CYCLOPE, de Fred Schepisi.

Australie, 2011, 1.19.59.

Temple moine. Les enfants ingrats d'une vieille dame malade accourent à son chevet en Australie, ce qui ruine d'anciennes rancœurs familiales. Un mille théâtre où Charlotte Rampling joue à la Fedora, c'est-à-dire à la matriarche grabataire se vieillissant avec une emphase massochiste. Du sous-famille Williams version troisième âge, que le cinéaste tente d'admirer

avec force flash-back. Autant ramener un âne mort...

THE CONNECTION, de Shirley Clarke (postum).

États-Unis, 1961, 1.19.30.

Jazz junkies. Parallèlement à la rétrospective Shirley Clarke (1919-1997) au Centre Pompidou, deux de ses films ressortent en salles. Celui-ci, le plus connu, n'est pas notre préféré, tant il est tributaire de ses origines théâtrales. L'action se déroule dans un appartement où des drogués attendent leur dealer. Originalité réside dans l'inspiration au dispositif d'un vrai groupe de jazz, qui joue des intermèdes entre les scènes. Mais l'aspect pseudo-documentaire ne convainc pas. Le meilleur de Clarke reste à suivre, notamment Portrait of Jason (1967).

Shirley Clarke, l'expérience américaine, jusqu'au 25 septembre au Centre Pompidou, Port 4, www.centrepompidou.fr

VINCENT OSTRA

LA CHRONIQUE

CINÉMA
D'ÉMILE BRETON

Rage et joies d'un combat

AFRIQUE 50.

Deux films de René Vautier et Michel Le Thomas. (Éd. Les Muses de Paris).

C'est un livre et un disque. Et une leçon de vie. Livre et disque sont bâtis autour d'Afrique 50, de René Vautier, de vingt minutes, tourné en 1949 et 1950 par un garçon de vingt et un ans qui sortait de l'école (Institut des hautes études cinématographiques). Et de la résistance à l'occupant nazi. « Le premier film anticolonial français », dit le sous-titre de ce précieux ensemble. C'est vrai. Il suffit de voir un vol de vautours sur les ruines d'un village africain mitraillé par l'armée française suivi des maîtres de la façade du Comptoir colonial de l'Ouest africain, cependant qu'une voix off, celle de Vautier, cassée de colère, défile les bénéfices de ladite compagnie pour savoir que le chasseur planta à un drapeau auquel bien d'autres chrétiens allaient se rallier. Le film orléanais de la détermination de celui qui, sortant des combats contre l'occupant nazi, croqua à la mission civilisatrice de la France et découvrit la réalité de l'Afrique. Caméra au poing, comme on dit souvent, mais jamais la formule ne s'appliqua aussi bien qu'à ce tournage, match qu'on aurait pu croire perdu d'avance entre un gouvernement, son administration coloniale, son armée, sa police et un

« Un vol de vautours sur les ruines d'un village africain mitraillé par l'armée française. »

ennemi de vingt ans. L'ennemi le gagna. Aussi les on-dans le livre avec jubilation le récit que fait Vautier lui-même de ce combat pour que non seulement le film soit tourné contre tous les pouvoirs légaux, que des bobines soient subtilisées aux censeurs, qu'il soit clandestinement monté dans une école d'Algérie et diffusé sans visa. Un miracle à toutes les étapes. Incroyable chaîne de solidarité. Instructif. Et très drôle, car le réalisateur s'y entend à saisir le cocasse d'une situation, notamment, parmi d'autres joyusetés, que le Mitterrand néo-ministre des Colonies en 1950, s'opposait au tournage du film serait le président de la République qui, en 1969, permit que le ministre des Affaires étrangères diffusât le film dans les pays africains pour montrer que la France, n'est-ce pas.

Que ces combats ne relèvent pas que du passé, deux autres films du DVD le prouvent. D'abord, De sable et de sang (2012), de Michel Le Thomas, qui parle avec Vautier d'un film dont ils avaient commencé le tournage en 1969, à Aljouf en Moutanabie, sur commande de la municipalité communiste de Senne (93). La municipalité possède à droite, le film fut bloqué, mais les cinéastes avaient loué une caméra à un jeune Touareg, Hamid. Et un jour, bien plus tard, Vautier repart d'Espagne la nouvelle qu'une caméra à son nom avait été trouvée en possession d'un migrant mort en voulant fuir l'Afrique. C'était Hamid. De sable et de sang, ce sont quelques-unes des images tournées par ce jeune Touareg, nées loisées dans son pays par l'exploitation d'une mine de cuivre et d'or, camions et scrapers sautés par le sable, les cours du cuivre à la Bourse de New York ayant brutalement chuté au début des années 2000. Après ces images de dévastation, Vautier raconte la suite : la mine reprise par une société canadienne, ses profits, et les dégâts causés par l'arsenic utilisé pour le traitement de l'or. Longs chers blancs, l'homme à vieilles, la violence terrible dans sa vie, mais elle est là, toujours. L'autre film, c'est Sanikilization. Sur un YouTube amateur sur le discours « africain » de Sarkozy, en 2007 à Dakar, sont montés des plans d'Afrique 50. Effet choc. Rien n'a plus ripou le vieux cinéaste que ce montage de sa jeunesse par des jeunes d'aujourd'hui.

Il y a encore les textes d'Alain Ruscio et Nicole Bonnet, mais cette chronique s'achève et mieux vaut courir acheter ces barbares traces d'un combat en cours.

MERCREDI 18 SEPTEMBRE 2013. L'HUMANITÉ

« La réalisatrice Mila Turajlic explore en détective les histoires conjointes de la Yougoslavie et de son cinéma. Un pays qui n'existe plus et dont toute image risque de disparaître. »

“Like a detective, director Mila Turajlic investigates the interconnected stories of Yugoslavia and its cinema. A country which no longer exists and of which all image is at risk of disappearing.”

“Rediteljka Mila Turajlic poput detektiva istražuje pricu o Jugoslaviji i njenoj kinematografiji. O zemlji koja vise ne postoji i cije slike takodje prete da nestanu.”

FIGARO MAGAZINE, 18 septembre, 2013



** LES AMANTS DU TEXAS

Cavale sentimentale

DRAME, de David Lowery, avec Casey Affleck, Rooney Mara et Ben Foster.

Lorsque Bob, le père de son enfant, réussit à s'évader du pénitencier où l'avait envoyé un braquage raté, Ruth, qui l'attend depuis quatre ans, va devoir faire un choix déchirant. Sur le canevas classique de l'héroïne écartelée entre vice et vertu, sagesse et démesure, ombre et lumière, David Lowery réussit à broder une histoire qui ne fait pas tapisserie. Le mérite en revient autant à un scénario tout en sobriété, où les dialogues n'ont pas peur d'exister, qu'à des acteurs qui servent le propos du réalisateur avec une grande précision. Au romantisme

de Bob Muldoon (formidable Casey Affleck), inaccessible au doute, s'oppose le réalisme de commande de Ruth (la belle Rooney Mara) passée du camp des pétroleuses à celui des mères et qui se cogne, comme un oiseau fou, aux parois de la cage qu'elle s'est construite. Et au milieu coule une passion : celle de Patrick Wheeler, le shérif de l'endroit. Avec sa moustache blonde et son calme regard bleu, Ben Foster qui jouait un délinquant sexuel dans 360, de Fernando Meirelles, campe ici la raison amoureuse, capable, comme l'eau, de creuser son lit dans les roches les plus denses.

VALÉRIE LE JEUNE

En salles le 18 septembre.

*** CINEMA KOMUNISTO

Bobines yougos

DOCUMENTAIRE, de Mila Turajlic.

On résume souvent à tort le cinéma de l'ex-yougoslavie à Kusturica. C'est faire injure non seulement à des génies comme Petrovic (Tri) ou Sijan (Qui chante là-bas ?) mais aussi aux studios Avala de Belgrade d'où sortirent d'innombrables films de propagande communiste mais aussi des productions internationales de péplums dans les années 50-60 (Les Vikings, avec Tony Curtis, Marco Polo, avec Delon, etc.). On croisait alors au bord du Danube Hitchcock, Sophia Loren, Orson Welles... Dans un formidable documentaire multi-récompensé, Mila Turajlic fait revivre ces temps et ces lieux aujourd'hui à l'abandon, avec images d'archives et témoignages. Le plus étonnant ? Celui du projectionniste personnel de Tito, qui se souvient avoir montré plus de 8 000 films au maréchalissime...

J.-CH. B.

En salles le 18 septembre.



Retrouvez la rédaction du Figaro Magazine dans « Ciné débat », tous les dimanches, à 8 h 45, dans le « 7/9 du week-end », présenté par Fabrice Drouelle et Patricia Martin (www.franceinter.fr).

PAGES COORDONNÉES PAR CLARA GÉLIOT

JEAN-CHRISTOPHE BUISSON



La très grande Catherine

Elle en a marre, elle part. Les reproches sur sa gestion hasardeuse de l'auberge familiale, sa vieille mômman qui lui parle toujours comme si elle avait 15 ans, son amant qui vient de la larguer pour une jeunesse : tout, dans sa vie, lui apparaît soudain comme un échec, une impasse, une agonie sociale, familiale et sentimentale. Si Miss Bretagne 1969 porte le même prénom que l'héroïne de 372 le matin, cette Bettie-là a la soixantaine bien sonnée, un âge où la résignation l'emporte normalement sur l'esprit d'aventure et où il est rare de trouver sa vie étreinte au point de tout lâcher pour des lendemains incertains. Elle le fait pourtant. Après avoir servi son 783^e civet de lapin, elle pose son carnet de commandes, quitte les cuisines, grimpe dans sa vieille Mercedes et commence à rouler sur ces petites routes désertes joliment célébrées naguère par l'écrivain Jérôme Leroy (Départementales, 1996). Sans but, sans raison, sans direction, sans sens de l'orientation. Vivre, enfin. C'est-à-dire : regarder un paysan rouler pendant deux plombes une cigarette en lâchant un borborygme tous les quarts d'heure : se faire draguer dans une boîte de nuit dont le nom sonne à lui seul comme une alarme – le Ranch – et dont les clients font d'élégants concours d'imitation du bruit du marcassin : retrouver de très anciennes connaissances, mais aussi sa fille, son petit-fils et un nouvel amant sans les avoir cherchés ; finir dans le lit d'un homme de 30 ans qui, au réveil, vous lâche un cruel « *Le prends pas mal, mais quand on faisait l'amour, je t'imaginais quand t'étais jeune* »...



ELLE S'EN VA, d'Emmanuelle Bercot (en salles le 18 septembre).

Avouons-le : si le personnage de Bettie n'était pas interprété par Catherine Deneuve, sans doute aurait-on moins goûté à la saveur de cette réplique et de dix autres du même acabit. Dans cette brillante comédie douce-amère qui relève aussi de la chronique familiale et du road-movie, l'actrice est de presque tous les plans (une cigarette ou un verre à la main : son côté rebelle), et elle est fabuleuse. Tour à tour drôle, tendre, agaçante, fille, mère, grand-mère, maîtresse, charmante, odieuse, chatte, bonne, lumineuse, touchante, grinçante, émouvante – on en oublie. A ses côtés, le truffaldien Nemo Schiffman (12 ans et un charisme inouï) et l'inquiétant Gérard Garouste lui donnent une convaincante réplique. On tient le premier grand film français de la rentrée. Post-filmum : figure aussi au générique Camille mais qui, Dieu soit loué, ne chante pas.

18 SEPTEMBRE 2013 - LE FIGARO MAGAZINE • 107

« Dans un formidable documentaire multi-récompensé, Mila Turajlic fait revivre ces temps et ces lieux aujourd'hui à l'abandon, avec images d'archives et témoignages. Le plus étonnant ? Celui du projectionniste personnel de Tito, qui se souvient avoir montré plus de 8000 films au maréchalissime »

"In a fantastic, prize-winning documentary, Mila Turajlic brings back to life a time and places that have been abandoned today, using archival images and witness accounts. The most surprising? That of Tito's personal projectionist, who remembers having shown the Marshal more than 8000 films."

"U svom fantastičnom, nagradjivanom dokumentarcu, Mila Turajlic arhivom i svedocenjima oživljava vreme i mesta koja su sada napuštena. Najimpresivnije? Prica o Titovom licnom projekcionisti koji seća kako je maršalu prikazao više od 8000 filmova."

TELÉRAMA, 18 septembre, 2013

CINÉMA

CINEMA KOMUNISTO
MILA TURAJLJIC

Quand la Yougoslavie explosa, Mila Turajlic n'avait que 10 ans. Voir mourir son pays natal de son vivant, tout le monde ne peut en dire autant... Que reste-t-il aujourd'hui de cet Etat balayé par l'histoire ? Des films. Des centaines de films dont le metteur en scène, jamais crédité au générique, est passé à la postérité pour ses activités de dictateur : le maréchal Tito, père et maître de la Yougoslavie socialiste de 1943 à sa mort, en 1980. En assemblant, dans un montage virtuose, extraits, archives inédites et entretiens avec les anciens protagonistes du « kino » des Balkans, la documentariste décortique l'édification d'un mythe politique en 35 mm.

Tito le cinéphile, dont le projectionniste personnel assure qu'il a vu environ huit mille films en trente ans, voulait son industrie du film. Créés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les studios Avala deviennent donc le cœur d'un système qui fera de la propagande, mais avec un certain talent : films à la gloire des Partisans (les résis-



Quand Tito créait son empire cinématographique, et édifiait la légende de la Yougoslavie socialiste...

tants titistes de 39-45) ou, après la rupture avec Staline, prestigieuses coproductions internationales (*La Cinquième Offensive*, avec Richard Burton dans l'uniforme du maréchal ; *La Bataille de la Neretva*, avec Yul Brynner et Orson Welles), tous exaltent la légende d'un peuple uni par un socialisme « à visage humain ». C'est le temps où, sur l'île privée du « président à vie », le glamour hollywoodien, alias Elizabeth Taylor, parade au bras du camarade Tito.

Au-delà de ces scènes étonnantes, qui rappellent la place de la Yougoslavie sur l'ancienne (mais pas si lointaine) carte du monde, le film dégage une sourde mélancolie. Car si Mila Turajlic démonte cette Yougoslavie fictive comme d'autres un décor de cinéma, elle se sait elle-même sous le charme. Devant le triste spectacle des studios désertés, des costumes et des pellicules abandonnés, elle ne peut réprimer sa nostalgie. En songeant à Sophia Loren débarquant, comme au Negresco à Nice, à l'hôtel Metropol de Belgrade. — *Mathilde Blottière*

Documentaire serbe (1h41).

RETROUVEZ
LE BLOG CINÉMA
D'AURÉLIE
FERENCZI SUR
TELÉRAMA.FR



THE CONSPIRACY



Christopher MacBride, dont c'est le premier long métrage, imagine un faux documentaire : deux journalistes rencontrent, d'abord, un théoricien du complot, puis la société secrète qui dirige le monde... Ce thriller tourne au grand n'importe quoi, et vient confirmer qu'au cinéma les histoires de secte finissent mal, en général. — *N.Di.*

LES INVINCIBLES



Arnaque chez les boulistes : des experts du cochonnet se font passer pour des bleus et emportent la mise. Après un joli démarrage, la comédie de Frédéric Berthe, laborieuse, nous entraîne dans un tournoi de pétanque où les origines maghrébines du champion Momo révèlent le racisme de certains. Une leçon de tolérance filmée d'une manière naïve. Seul Depardieu, dans le rôle du coach, arrive à donner du souffle à toute cette générosité. — *F.Str.*

BARCELONA, AVANT QUE LE TEMPS NE L'EFFACE



Le documentaire de Mireia Ros retrace l'épopée des Bala-dia, illustre famille catalane peuplée d'industriels, de mécènes et d'excentriques. Le récit (pris en charge par le dernier descendant de la lignée) épouse l'histoire de la ville, depuis le XIX^e siècle jusqu'à la guerre civile. Un collage de photos et d'archives plus glamour et romanesque que politique. Parfois un brin superficiel. — *C.M.*

LE MONDE DOIT M'ARRIVER (?)



Un trentenaire hésitant sur son avenir rencontre un enfant malade... Ecrite, réalisée et autoproduite par Jonathan Taïeb, cette comédie dramatique a tous les défauts et les quelques qualités du *home movie*. Grâce à l'interprétation (Alex Skarbek, un comédien à suivre), certaines scènes sonnent juste. La mise en scène, hélas, frôle trop souvent l'amateurisme. — *G.O.*

L'ŒIL DU CYCLONE



La preuve est faite : un cinéaste en méforme (Fred Schepisi) peut transformer en mauvais mélo le roman d'un Prix Nobel (Patrick White). Sur son lit de mort, Charlotte Rampling, vieille et dure (rassurez-vous, elle éclate de beauté lors des flash-back !), revêt ses deux enfants (Judy Davis et Geoffrey Rush), symboles d'une classe finissante. Tiédasse. — *P.M.*

AUTRES FILMS

LES MILLER, UNE FAMILLE EN HERBE



Variation sur *Little Miss Sunshine*, le film de Rawson Marshall Thurber nous entraîne à travers les Etats-Unis en la joyeuse compagnie d'une famille dysfonctionnelle. Qui n'en est pas une : le père ne connaît pas la mère et leurs deux ados ne s'étaient jamais rencontrés. Tous jouent la comédie pour transporter de la drogue dans un camping-car... Le film révèle, petit à petit, un sens de l'humour inattendu, assez transgressif, en utilisant la couverture de ses personnages pour jouer avec les tabous et bousculer cette vaine-fausse petite famille. Exemple : le « frère » qui embrasse fougueusement sa « sœur »... — *F.Str.*

« Quand la Yougoslavie explosa, Mila Turajlic n'avait que 10 ans. Voir mourir son pays natal de son vivant, tout le monde ne peut en dire autant... Que reste-t-il aujourd'hui de cet Etat balayé par l'histoire ? (...) En assemblant, dans un montage virtuose, extraits, archives inédites et entretiens avec les anciens protagonistes du « kino » des Balkans, la documentariste décortique l'édification d'un mythe politique en 35 mm. »

“When Yugoslavia exploded, Mila Turajlic wasn't even 10 years old. Not many experienced watching their native country die. What remains today of this State swept away by history? (...) Assembling through skilful editing, film clips, exclusive archives and interviews with onetime protagonists of the Balkan 'cinema', the documentarian unpacks a political myth constructed in 35mm.”

“U trenutku raspada Jugoslavije, Mila Turajlic nije imala ni 10 godina. Sta je ostalo danas od ove Drzave koju je odnela istorija? (...) Virtuoznom montažom inserata, ekskluzivne arhive i intervju sa nekadašnjim protagonistima balkanske kinematografije, dokumentaristkinja secira temelje politickog mita na 35mm.”

STUDIO CINÉ LIVE, 18 septembre, 2013

18
SEPTEMBRE

À L'AFFICHE

Le film
du mois

Elle s'en va ★★★★★

Catherine Deneuve s'abandonne à la caméra d'Emmanuel Bercot.

► Accepter de tourner avec Emmanuel Bercot, c'est l'assurance de rejoindre une famille de travail dont la structure même renvoie directement aux histoires qu'elle raconte à l'écran. Entourée des siens (voir story, p. 72), elle s'attache ici à décrire une tribu, au contraire, explosive, qui va devoir régler ses comptes pour s'apprivoiser à nouveau. Sur le papier, ce genre de récit est tout sauf original. Sauf qu'Emmanuel Bercot pousse le genre dans ses retranchements. Non pas pour viser la performance teute, fatigante à jouer et à regarder, mais bien l'émotion pure. La cinéaste ne ménage pas ses nouilles, offre à Catherine Deneuve un rôle magnifique mais éprouvant, où le parcours personnel semble parfois entrer en

résonance avec la fiction. Idée pour le petit Nemo Schiffman au naturel surnaturel, ou Camille qui, en deux scènes de monologues sidérants de musicalité, illumine le film de sa présence. Tous ces acteurs filmés au plus près forment les maillons solidaires d'un récit qui ressuscite les splendeurs passées venant hanter ces vies suspendues et procède à l'inventaire douloureux des promesses non tenues dans une grâce trouble où l'amour véritable finit par être dit. La preuve que toutes les familles ne sont pas faites pour être quittées. ■

E.C.

D'Emmanuel Bercot • Avec Catherine Deneuve, Claude Gersac, Nemo Schiffman, Gérard Garouste... • 1 h 52



Moi et toi ★★★★★

► C'est à Cannes, en 2012, qu'on avait découvert ce film de Bertolucci, après dix ans d'absence. Et l'accueil transparent qu'il avait reçu pourrait laisser augurer du pire. À tort. Car Bertolucci y montre, au moins, sa soif inextinguible de cinéma en arpentant l'un de ses terrains de jeu favori : la jeunesse, ses aspirations comme ses désillusions. Comme dans *1900*, *Bohème* voire *ou innocents* – *The Dreamers*. Son héros est un ado qui décide de se cacher dans la cave de son immeuble pour vivre isolé de tous... jusqu'à ce que sa demi-sœur aînée vienne contrecarrer ses plans. À l'abri des regards, entre intimité et tension exacerbée, ils sortent de cette « expérience » transformés. Sur une trame proche du *Jourage*... de Bonnard, Bertolucci a la belle idée de distiller une ambiance fantastique pour donner un ton étonnant et déroutant à son intrigue. On regrettera que son scénario chaotique ne soit pas à la hauteur. ■

T.C.

De Bernardo Bertolucci • Avec Jacopo Olmo Antonicini, Teo Falcas... • 1 h 37

Il était une fois en Yougoslavie ★★★★★

L'histoire du cinéma yougoslave. Ambiguë et passionnante.

► De 1945 à 1980, l'image de la Yougoslavie était sous le contrôle du régime de Tito. Le cinéma du pays connaissait alors ses heures de gloire. Mais les réalisateurs possédaient-ils réellement une liberté d'expression ou étaient-ils soumis à la censure ? Beaucoup de faux-semblants subsistent encore sur les studios Avala Film, qui étaient alors à l'époque le Xanadu européen du cinéma sur lesquels lognaient les géants américains. Et Tito, en cinéphile averti, concédait du pouvoir de l'image, régnait sur l'idéologie du peuple en faisant le cinéma comme une

arme de propagande massive. Devoir de mémoire, hommages ou révélations ? Toute la force du film réside dans la narration ambiguë de la réalisatrice, contrebalaçant les points de vue de soutien pro-Tito avec le chaos qu'il laissera réellement après sa mort. Travail d'archives titanesque, témoignages exclusifs des acteurs de l'époque (le vieux projectionniste personnel de Tito, vagabondant dans les ruines du palais présidentiel)... *Il était une fois en Yougoslavie* véhicule un sentiment de nostalgie et de colère qui illustre, encore aujourd'hui, la censure de



l'ex-Yougoslavie. Mila Turajlic ne cache rien. Ce voyage initiatique au cœur de la grande mise en scène dirigée par Tito, en réalisateur sans caméra, prouve qu'il y a de bons restes dans ce qu'était

le cinéma yougoslave. Le savoir-faire de Mila Turajlic en est la plus belle preuve. ■

Clément Sautet

De Mila Turajlic • 1 h 41

»Mila Turajlic ne cache rien. Ce voyage initiatique au cœur de la grande mise en scène dirigée par Tito, ce réalisateur sans caméra, prouve qu'il y a de bons restes dans ce qu'était le cinéma yougoslave. Le savoir-faire de Mila Turajlic en est la plus belle preuve. »

“Mila Turajlic doesn't hide anything. This introductory voyage into the heart of the grand mise-en-scene realised by Tito, this director without a camera, proves that there remains beauty in what used to be Yugoslav cinema. The ability of Mila Turajlic is the best proof of this.”

“Mila Turajlic ništa ne skriva. Ovo putovanje u samo srce grandiozne zamisli pod dirigentskom palicom Tita, reditelja bez kamere, pokazuje da ima neceg veoma dobrog u kinematografskom nasledju Jugoslavije. Umeće Mile Turajlic je tome najlepši dokaz.”

SO FILM, mars 2013



Cinema Komunisto

de Mila Turajlic. À retrouver prochainement sur Ciné+



Le cinéma a follement aimé les dictateurs, et les dictateurs le lui ont bien rendu. Surtout Tito, qui, dans sa salle de projection privée, a vu presque autant de films qu'il s'est fait d'ennemis en URSS.

Le tête à Tito

Josip Broz Tito, maréchal de Yougoslavie, unique chef du pays pendant 40 ans, a vu un film par jour, chaque jour de sa vie. Et il a supervisé le tournage de dizaines d'entre eux, depuis le scénario jusqu'au montage. *Cinema Komunisto*, le documentaire de Mila Turajlic, jeune cinéaste serbe, raconte cette histoire de politique cinéphilie et revient sur une machine à brouiller les frontières entre fiction cinématographique et réalité politique. On a beaucoup parlé de Kim Jong-il et de sa passion pour les films d'action américains, la série des Rambo et Elizabeth Taylor. Moins de Tito. Le même, pourtant, en Yougoslavie, ne s'est encore plaint d'avoir été kidnappé pour faire un film. Mais Tito était passionné de cinéma et n'avait rien à envier aux 20 000 vidéos de son homologue asiatique puisqu'il ne possédait rien moins qu'une salle de cinéma privée occupée par un projectionniste à plein temps.

Depuis sa prise de pouvoir en 1943 jusqu'à sa mort, en 1980, il a passé l'essentiel de son temps libre à regarder des films et lire des scénarios. En plus de ses deux autres hobbies, tout de même : la photographie, ce qui est cohérent, et la chasse. Ce qui est cohérent aussi puisqu'il nourrissait une passion toute particulière pour les films de guerre. « Il aimait les westerns, Kirk Douglas, John Wayne... », raconte Ilika Konstantinovic, projectionniste personnel de Tito, l'œil humide face à une statue deux fois plus haute que lui de son regretté chef. Tous les soirs, à 18h, Tito exigeait un film. Si Tito n'avait pas eu le temps, il lui arrivait de vouloir se rattraper en pleine nuit. Son projectionniste devait alors fouiller tout Belgrade pour trouver le chef d'œuvre réclamé. « C'est impossible de trouver un bon film par jour ! Parfois j'en pleurais : il n'y avait tout simplement plus de bons films ! » D'après son journal personnel, Tito a vu pas moins de

8 801 films en 32 ans de collaboration. Soit une bonne moyenne de 275 par an. Assez vite, Tito s'est mis à encourager sérieusement la production de films yougoslaves. Simple conséquence de sa folle cinéphilie ? L'un des plus grands chefs décorateurs de l'époque, Veljko Despotovic, met les pieds dans le plat : « On a tout simplement appris de Lénine et des Russes que le cinéma était un excellent outil pour promouvoir le pays et le Parti Communiste. » Pour commencer, il a fait construire des studios. Alors est sorti de terre l'un des plus grands ensembles d'Europe dédiés au cinéma : Avala Films. « L'idée était d'en faire le centre de la production cinématographique yougoslave et d'y tourner 30 à 50 films par an », explique Stevan Petrovic, assistant réalisateur de l'époque. « L'idée du socialisme, comme celle de Jésus Christ, ce sont de grandes idées, qui nécessitent beaucoup de ressources. »

Sofilm

Mars 2013

-Cahier critique-

59

La mégalomanie socialiste n'épargna donc pas ce projet : seul un des trois ensembles de bâtiments prévus voit le jour, mais le pays s'est lancé dans la production de centaines de films. Ainsi débute « l'âge d'or du cinéma yougoslave ». Et Tito ne s'est pas contenté de signer un décret. « Il passait un temps incroyable à annoter des scénarios, et pas seulement lui : l'armée aussi », raconte Mila Turajlic. Exemples d'annotations : « Arranger le script de sorte que je puisse regarder ce film chez moi », ou encore : « Ça ne se passait pas comme ça dans la réalité ». Tito était particulièrement regardant sur les films traitant des batailles qu'il avait vécues. Résultat : des dizaines, voire des centaines de films de propagande hyperréalistes. Il arrive même qu'un carton soit nécessaire pour préciser que la scène projetée relève de la fiction. Et pour cause : toute l'armée est réquisitionnée, de vrais soldats jouent les figurants, sous la direction de leurs vrais supérieurs hiérarchiques. Ils jouent leur propre rôle ou celui de leurs ennemis... Ce qui n'est pas sans inconvénient. Il arrive parfois que certains militaires désertent le groupe d'Allemands qu'ils devaient jouer pour rejoindre en douce celui partisans yougoslaves. Le cinéma, oui, mais le patriotisme avant tout.

« La cinéphilie de Tito a façonné la Yougoslavie »

Changement d'ambiance dans les années 60. Tito a depuis quelques années pris ses distances avec le soviétisme. Le premier Américain à poser officiellement un pied sur le sol yougoslave n'est autre que le président de la toute-puissante Motion Picture Association of America, qui réunit les six plus grands studios américains. C'est le début d'une collaboration fructueuse, autour d'une passion commune : les films à gros budgets. Anthony Hopkins, David Swift, Alain Delon, Anthony Quinn, Kirk Douglas, Sophia Loren, Carlo Ponti... Avala Films voit défiler des dizaines de stars venues chercher à Belgrade les décors de leurs films, et beaucoup d'argent. Alfred Hitchcock lui-même y fera un passage éclair. Mais surtout : Orson Welles. Acteur-star d'un des plus grands films de l'histoire du cinéma yougoslave, *La Bataille de la Neretva*, le cinéaste américain a largement apprécié le pays, ses coutumes et... son dictateur : « Puisqu'on juge habituellement la grandeur d'un

homme à son leadership, le plus grand homme du monde, aujourd'hui, est incontestablement le président Tito. » Et le dictateur le lui a bien rendu. Il débouche des moyens jamais vus pour le tournage du film de Veljko Bulajic. Bata Živojinovic, star du cinéma yougoslave, explique : « Les Américains n'auraient jamais pu faire un film comme *La Bataille de la Neretva*. Impossible d'avoir autant de tanks, de canons et d'armes à jeter intégralement dans le fleuve. Et vous pouvez voir ça dans le film. »

Tito lui-même est présent sur le tournage : il raconte aux acteurs ses faits d'armes. Mais il y a mieux. Lors de la vraie bataille de la Neretva, en 1943, les partisans ont dû se résoudre à faire sauter un pont pour empêcher les Allemands d'avancer. Le pont a depuis été reconstruit au-dessus de ce fleuve qui compte parmi les plus importants de Bosnie. Mais, sur ordre de Tito, la construction est dynamitée une seconde

“Les Américains n'auraient jamais pu faire un film comme *La Bataille de la Neretva*. Impossible d'avoir autant de tanks, de canons et d'armes à jeter intégralement dans le fleuve. Et vous pouvez voir ça dans le film.”

fois pour le besoin du tournage. *La Bataille de la Neretva* reste l'un des plus grands succès de l'histoire du cinéma yougoslave : nommé pour l'Oscar du meilleur film étranger en 1969, il ne l'a pas gagné mais reste dans les mémoires comme un immense film populaire. Il y a quelques semaines, le film est repassé à la télévision serbe : meilleure audience de l'année. Conséquence de ce mémorable succès, Tito commande un biopic sur sa personne. Le film s'appellera *Sutjeska*, toujours d'après la bataille du même nom. Il sortira en 1972. Tito choisit lui-même Kirk Douglas pour l'incarner, mais l'acteur refuse. Ce sera donc Richard Burton. La ressemblance physique n'est visiblement pas le premier critère.

Tous ces films tournés... il fallait trouver le moyen de les diffuser pour éclairer le peuple de leurs lumières. Tito crée donc son festival, le Yugoslav Feature Film Festival. Des écrans géants, une foule en délire à peine contenue par de monumentales arènes. Le maréchal regarde tous les films en avance, donne son avis et boucle généralement à lui tout seul le palmarès. Pure propagande ? Les avis sont mitigés. L'acteur-star Bata Živojinovic rappelle combien Tito était sérieux dans l'intérêt qu'il portait aux films : « Ce n'était pas un simple amateur à qui on montrait le résultat. Il était impliqué dans le moindre détail, ce qui était fatal pour ceux d'entre nous qui faisaient les films. »

Aujourd'hui, les tonnes de costumes créés pour *Avala Films* dans les années 60 ont été récupérées pour des pubs. Il est devenu plus difficile de faire du cinéma ; les caisses sont vides. On ne regrette certes pas Tito lui-même, mais la fiction qu'il avait créée. « La cinéphilie de Tito a façonné la Yougoslavie. C'était un peu le réalisateur du grand film yougoslave. Les gens vivaient dans une fiction, mais la fiction d'un pays qui fonctionnait. » Tito avait coutume de dire que la Yougoslavie avait « six Républiques, cinq nations, quatre langues, trois religions, deux alphabets et un seul parti ». Tito n'a-t-il jamais lui-même confondu cinéma et réalité ? L'ironie du sort a voulu qu'il meure au cinéma, ou presque : sa jambe, touchée par une thrombose, le lance en plein milieu d'une projection. Il est évacué vers l'hôpital de Ljubljana, où il mourra quelques semaines plus tard. ■ Anne Brouillet

Sofilm

«Cinema Komunisto raconte cette histoire de politique cinéphilie et revient sur une machine à brouiller les frontières entre fiction cinématographique et réalité politique.»

“Cinema Komunisto tells this history of cinephilia and politics, retracing a smoke machine that clouded the boundaries between cinematic fiction and political reality.”

“Cinema Komunisto prati ovu istoriju političke sinefilije, usmeravajući se na proces kojim su se granice između kinematografske fikcije i političke stvarnosti zamaglile.”

LE MONDE, 18 septembre, 2013

INTERNATIONAL POLITIQUE SOCIÉTÉ ÉCO CULTURE IDÉES PLANÈTE SPORT SCIENCES TEG

M Culture

CULTURE Cinéma Musiques Scènes Arts Architecture Livres Télévisions & Radio Festival M

"Il était une fois en Yougoslavie : Cinema Komunisto" : souvenirs d'une dictature cinéophile

Le Monde.fr | 17.09.2013 à 08h12 |
Par Jean-François Rauger

Abonnez-vous à partir de 1 € Réagir Classer Partager

7 personnes recommandent ça. Soyez le premier parmi vos amis.



Le documentaire de Mila Turajlic fait défiler une brochette de vieillards. C'est en effet une histoire achevée, un moment appartenant désormais à une époque ancienne, à un monde disparu qu'il fait resurgir. *Cinema Komunisto* retrace, en un peu plus d'une heure et demie, l'histoire du cinéma yougoslave, c'est-à-dire l'histoire d'un art et d'une culture qui furent liés, de façon organique, au pouvoir politique. Mais la liaison du cinéma et de l'État aura été en Yougoslavie quelque chose de singulier, un peu comme le "socialisme" de Tito avait été une expérience un peu particulière, irréductible.

Le Monde
Mardi 18 septembre 2013

LES AUTRES FILMS DE LA SEMAINE

Retrouvez l'intégralité de la critique sur lemonde.fr (édition abonnés)

À VOIR

L'Œil du cyclone
Film australien de Fred Schepisi (1h59)
Basil et Dorothy sont revenus auprès de leur mère, Elizabeth, qu'ils croient mourante et seule en Australie. Elle n'est pas dupe : ils ne l'aiment pas plus qu'elle ne les aime, et seul l'héritage les a ramenés... Fred Schepisi fait un drame familial oppressant à la mise en scène un peu tapageuse, mais servi par trois grands acteurs au sommet de leur art. ■ N.L.

Vietnam Paradiso
Documentaire français de Julien Lhami et Ali Benkiane (1h06)
À 20 ans, Julien Lhami part au Vietnam. Il s'est fixé pour mission de renouer avec ses racines et de monter un cinéma itinérant, qui voyagera d'un orphelinat à l'autre, pour faire découvrir aux enfants des films d'animation, et leur faire réaliser leur. Sensible, lisible, joli, le film se trouve au-delà des sentiers qu'il s'était fixés, et met en scène avec authenticité les croisements inattendus de la quête existentielle et du voyage. ■ N.L.

Il était une fois en Yougoslavie : Cinema komunisto
Documentaire serbe de Mila Turajlic (1h40)
Cinema komunisto retrace l'histoire du cinéma yougoslave. Émaillée d'extraits de films, ces témoignages décrivent l'affirmation d'une volonté politique de construire les outils industriels d'un cinéma d'État, voué à exalter le combat des partisans puis à favoriser les coproductions étrangères pour attirer des devises. L'éclatement de la Yougoslavie et la privatisation du cinéma n'ont laissé, selon le film, que ruines et regrets. ■ J.-F.R.

Les Amants du Texas
Film américain de David Lowery (1h37)
Lorsque Bob et Ruth sont arrêtés après un braquage qui a mal tourné, Ruth confie à Bob qu'elle attend un enfant de lui... Dès lors, le hors-la-loi n'aura qu'une idée en tête : s'évader et retrouver sa famille. Lent et taciturne, cet anti-film d'action peint la trédie

intime de ses héros avec un raffinement visuel un peu précieux, mais sait leur donner une aura singulière, et à leur histoire d'amour une vérité poignante. ■ N.L.

The Conspiracy
Film canadien de Christopher McBride (1h25)
Deux réalisateurs travaillent sur le portrait d'un homme qui défend la théorie du complot jusqu'au jour où il disparaît. Ils représentent l'enquête et découvrent qu'une société secrète influence sur les grands bouleversements planétaires. Le film ne brûle guère par son originalité, reprenant les codes du faux documentaire horrifique. ■ S.M.A.

ON PEUT ÉVITER

Barcelone, avant que le temps ne l'efface
Documentaire espagnol de Mireia Ros (1h33)
Inspiré d'un roman de Javier Bolaño, héritier d'une lignée de bourgeois qui ont contribué au prestige de Barcelone, ce film reconstitue l'histoire moderne de la ville sous l'angle d'un recueil d'anecdotes ayant trait à cette famille. Une apologie dynastique sans grand intérêt et qui tombe au plus mauvais moment. ■ J.M.

Le monde doit m'arriver
Film français de Jonathan Toubou (1h25)
Le premier film de Jonathan Toubou s'articule autour de la relation entre un trentenaire et un gamin de 10 ans. Déjà exploré à de nombreuses reprises, avec plus d'inspiration, ce type de relation où un adulte traduit le manque d'originalité du scénario. ■ S.M.A.

Les Invincibles
Film français de Frédéric Berthe (1h35)
Deux arnaqueurs violent dans l'annonce d'un championnat du monde de pétanque l'occasion de changer leurs existences. Mais c'est compter sans les coups bas entre équipes rivales et organisateurs. Frédéric Berthe signe un film sans substance, dans lequel Gérard Philipe se livre à un grand moment d'autodérision. Mais le film mord la poussière avec son humour potache. ■ S.M.A.

NOUS N'AVONS PAS PU VOIR

Riddick
Film américain de David Twohy

"Le documentaire de Mila Turajlic fait défiler une brochette de vieillards. C'est en effet une histoire achevée, un moment appartenant désormais à une époque ancienne, à un monde disparu qu'il fait resurgir. *Cinema Komunisto* retrace, en un peu plus d'une heure et demie, l'histoire du cinéma yougoslave, c'est-à-dire l'histoire d'un art et d'une culture qui furent liés, de façon organique, au pouvoir politique. Mais la liaison du cinéma et de l'État aura été en Yougoslavie quelque chose de singulier, un peu comme le « socialisme » de Tito avait été une expérience un peu particulière, irréductible."

"Mila Turajlic's documentary presents a host of aging witnesses. This is a story whose end we saw, a moment that now belongs to a past era, to a disappeared world, which the film brings back. *Cinema Komunisto* retraces, in a little over an hour and a half, the history of Yugoslav cinema, that is, the history of an art and a culture which were organically linked to political power. But the link between cinema and the State was something unique in Yugoslavia, in the way that Tito's 'socialism' was a particular and complex experience."

"Dokumentarac Mile Turajlic prikazuje plejadu starina. To je zapravo arhivirana prica, momenat koji sada pripada davnoj prošlosti, vec dugo nepostojeći svet koji se nanovo pojavljuje. *Cinema Komunisto* prati razvoj jugoslovenskog filma, tj. umetnosti i kulture koje su bile u neraskidivoj, organskoj vezi sa političkom moci. Ta je veza, medjutim, u Jugoslaviji bila posebna, kao što je i Titov "socijalizam" bio krajnje jedinstveno iskustvo."

LA CROIX, 18 septembre, 2013



» Derrière le titre Cinema Komunisto, il était une fois en Yougoslavie, se cache un formidable documentaire, folle aventure du 7e art telle que l'écrivait le maréchal Tito, à la tête d'une Yougoslavie transformée en un gigantesque Hollywood européen. Les cinéphiles en quête de curiosités en sortiront tout ébaubis, mais aussi les amateurs d'Histoire, et, plus largement, tous ceux qu'intéresse une plongée au cœur d'un pays disparu, va à travers l'œil des caméras de l'époque.»

“Behind the title “Cinema Komunisto: once upon a time in Yugoslavia” hides an extraordinary documentary, a mad adventure of the seventh art, as written by Marshal Tito, at the head of a Yugoslavia that was transformed into a gigantic European Hollywood. Cinephiles seeking curious stories will be astounded, but also history lovers, and more generally, all those interested in plunging into the heart of a disappeared country, seen through the eyes of a camera.”

“Hollywood na jugoslovenski način: iza naslova Cinema Komunisto, bilo jednom u Jugoslaviji, krije se jedan sjajan dokumentarac, luda avantura sedme umetnosti napisana od strane maršala Tita na celu Jugoslavije, pretvorene u gigantski evropski filmski studio. “Sinefili u potrazi za kuriozitetima, ljubitelji istorije ali i svi oni koji su zainteresovani za putovanje u središte zemlje koje vise nema, iz bioskopa izlaze zaprepašteni slikama jedne epohe, vidjene okom kamere.”





WIDE ANGLE INTERVIEW

WAS YUGOSLAVIA A FILM STUDIO?

Mila Turajlic's documentary 'Cinema Komunisto' explores the rich cinema culture of Tito's Yugoslavia

By Michael Brooke

The most entertaining and consistently surprising documentary about the cinema of the former Communist bloc since Dana Ranga and Andrew Horn's socialist-musicals paean *East Side Story* (1997), Mila Turajlic's extraordinary *Cinema Komunisto* presents a history of Yugoslav cinema from the 1940s to the 1990s, paying particular attention to the dictator Josip Broz Tito's often decidedly hands-on involvement.

It started as a portrait of Belgrade's Avala Film Studios, a regular destination for international stars like Richard Burton, Sophia Loren and Orson Welles half a century ago, since fallen into neglect and disrepair. "I was aware that this place has a real emotional, historical value that is going to disappear," Turajlic says. "I kept wanting to explore, to go behind doors that hadn't been opened in 20 years. But there was definitely a point where I had gone far enough in my research to be able to say, 'OK, what do these studios actually stand for?' The turning point for me was to say: 'How fascinating would it be to try to make a film in which we say that Yugoslavia itself was a film studio? How far would this metaphor get us in understanding Yugoslavia?'"

Under Tito (an obsessive film buff whose personal projectionist screened 8,801 films for him over a 32-year career), Yugoslavia's film output was both prolific and hugely popular. "It's not a statistic I can verify," Turajlic says, "but we were told in film school that Yugoslavia was second only to France for being a [European] country in which domestic films were more watched than foreign films. So there was a real, real love of cinema, and so many quotes from Yugoslav films have found their way into our daily language and into daily conversation. There's a sense of communal property over these films, regardless of the degree of their propaganda."

This is doubly impressive because, unlike almost anywhere else behind the old Iron Curtain, Western films were widely distributed. "There's this one Hollywood film that absolutely changed everything," Turajlic says. "Esther Williams's *Bohème* [1944] became the most watched American film in Serbia in the 50s. It sparked a whole genre of light summer comedies. It definitely influenced Yugoslav filmmakers, much in the way that the French New Wave influenced Yugoslav filmmakers in the 60s."

Talking of which, one glaring absence from

During the 90s there was so little talk of Tito's Yugoslavia, so the film is really filling a big hole in our public memory



Magic lantern: directed by Mila Turajlic, below, 'Cinema Komunisto' engages with 'Yugonostalgia'



Roll it: Tito's projectionist Leka Konstantinovic

Cinema Komunisto is the work of internationally feted Yugoslav auteurs such as Dusan Makavejev, Emir Kusturica or (barring a brief namecheck) Aleksandar Petrovic. "This is definitely not a compendium of the best that Yugoslav cinema has to offer," Turajlic says. "In fact, the best Yugoslav films aren't even mentioned. I was more interested in following how consistently the government had worked on creating an official narrative through using cinema, and in talking to the figures themselves about how they placed themselves within that goal. The auteur films really don't fit within that."

Did she set out to attract both international and domestic audiences? "Yes, definitely, and that was the tricky part of the editing, which took a year. I started from the premise that this film would

potentially be seen by people who would not even be able to tell you where Yugoslavia had been on a map. But at the same time I really hoped it would have a career in the Balkans. And there, very often parents went to see it with their children. During the 90s there was so little talk of Tito's Yugoslavia, so it's really filling a big hole in our public memory. And I was really surprised by the deep emotion that this film stirs within an audience. There's a lot of 'Yugonostalgia' about. My personal interpretation is that it has a lot more to do with the economic uncertainty people in the Balkans are faced with at the moment. They don't wish to return to communism, but I just think it's really telling of how little people feel positioned within the narrative that's being offered today, particularly in Bosnia."

Turajlic's flawless English derives from many years abroad, including studies in London. "It gave me the distance I needed to be able to come back to Serbia and say, 'I feel a strong need to explore some of this stuff.' There's a real tradition of erasing the past in present-day Serbia. I felt a really strong motivation for this to be part of the first film I made."

She's currently pitching her next film, a similarly era-traversing doc: "It'll only sound cryptic if I tell you what it's about, but it's about a door in an apartment in Belgrade that's been locked for 55 years and – through that, again – we're trying to tell a much larger story."

i 'Cinema Komunisto' is released in the UK on 23 November, and is reviewed on page 89



December 2012 | Sight & Sound | 63

"divertissant, surprenant, extraordinaire"

"entertaining, surprising and extraordinary"

"zabavan, iznenadjujuc, izvanredan"

NEW YORK TIMES - Arts section, April 2011



Arts Beat

The Culture at Large

April 21, 2011, 2:00 pm 4 Comments

Tribeca Q & A: Mila Turajlic on 'Cinema Komunisto'

By DAN SLEPESKY

Mila Turajlic, the first-time Serbian director whose "Cinema Komunisto" will have its premiere at the Tribeca Film Festival on Thursday, faced a challenge that could have stumped even the most seasoned filmmaker: create a movie about a country that no longer exists.

Using high-contrast black-and-white film footage from the former Yugoslavia, Ms. Turajlic, 31, explores how the cigar-chomping Communist dictator Josip Broz Tito used film to create an idealized mythology aimed at holding the fragile multiethnic country together. Ms. Turajlic tells the story through the eyes of Leka Konstantinovic, Tito's personal projectionist, who showed Tito a film every night for 32 years.



Mila Turajlic

For Ms. Turajlic, a political scientist who studied film in Belgrade and grew up in a country that changed names four times by the time she was 21, the film was a reckoning with the past. The project took root when she stumbled upon the Avala Film Studios on a hill in Belgrade, the Serbian capital, and discovered a treasure trove of old film footage amid a rotting ghost town of abandoned movie sets.

The Avala film studios were created in 1945 by the cinema-obsessed Tito and churned out a steady diet of heroic partisan war epics. To add a touch of Hollywood glamor, Tito imported Sophia Loren and Orson Welles to star in some films, and he even cast Richard Burton to play him in a 1973 biopic.

Hovering over Ms. Turajlic's film are the Balkan wars of the 1990s. After the death of Tito, Yugoslavia's illusionist-in-chief, in 1980, the leader's grand vision of a united Yugoslavia proved — like the Avala Film Studio itself — unsustainable as the country disintegrated into ethnic strife and civil war. Ms. Turajlic recently spoke to ArtsBeat about Tito's cinematic vision, her long search to uncover footage and the dangers of erasing the past. Following are excerpts from that conversation.

Q. What was your inspiration for making a film about a rotting film studio that produced films about a country that no longer exists?

A. The first time I went to the film studios I was a film student, and I felt like I had discovered a secret garden. The more I explored the place the more amazed I was by the fact that no one had ever told me anything about it or its history. It was like flipping through an old family photo album, one that held vague personal memories, and at the same time a collective memory. I felt compelled to film them before they disappeared.

Q. Your film shows how Tito built a film studio to try to project a glorious image of the former Yugoslavia. Do you think Tito's vision ever really existed?

A. One of Tito's greatest successes as a statesman was to sell Yugoslavs on this vision of brotherhood and fraternity. Today, you will get very contradictory interpretations about the nature of the country he created. This is what made "Cinema Komunisto" so fun to make — I was searching deep into the nature of the illusion.



Josip Broz Tito, right, with his wife, watched a movie presented by his personal projectionist, Leka Konstantinovic, back left, every day for more than 30 years.

Q. How did you go about finding the old film footage that makes up many of the shots of "Cinema Komunisto"?

A. The film took more than four years to make because tracking down the archive was so difficult. It was like a detective hunt, as the records in the archives themselves were often poorly maintained. The characters in the film, for the most part, didn't want to participate. Tito's projectionist didn't want to give interviews, mostly because he felt Tito's memory has been betrayed by those who were closest to him.

Q. Your film has caused a sensation in Serbia and is being debated everywhere from editorial columns to smoke-filled cafes in Belgrade. Why has it touched such a nerve?

A. We have not really had a public discussion on the legacy of Yugoslavia. Also, we are a region of mythmaking, and film lends itself wonderfully to that sort. Cinema held a very important place in Yugoslav society — Yugoslavia was second only to France on the list of countries where domestic films have always been more watched than foreign or Hollywood films. So "Cinema Komunisto" tapped into all of that.

Q. Your film only barely touches on the violent aftermath that marked the disintegration of Yugoslavia after Tito's death. Was that intentional?

A. From the very first draft of the script, I knew the story began in postwar Yugoslavia and ended at the very beginning of the war, with an epilogue in the present day. I felt the images of the '90s, of the war and suffering, were very familiar to audiences everywhere and it was superfluous to use them. So we leave you with the line "That summer, the war in Yugoslavia began," and you know what came after; your brain supplies you with the horror.

Q. Your film shows how the glamor of Hollywood came to Yugoslavia during the Tito era. Has that given Tito a certain cachet with your generation?

A. The stories of Tito hosting Sophia Loren and Orson Welles on his private island are the stuff of legend to young people. Tito's hedonism is definitely one of the most appealing aspects of his personality cult, and it does win him a lot of admiration — particularly as we are aware he earned a level of respect for Yugoslavia internationally that is really unattainable for Serbia today.



The Avala Film Studios in Belgrade.

Cinema Komunisto

Q. You have said that "Cinema Komunisto" became "an urgent film, a way to preserve a world that was being erased from official memory." What did you mean by this?

A. There is a recurrent cycle in Serbia which is all about erasing the past. When the Communists came to power in 1945, they literally erased the existence of the former Kingdom of Yugoslavia. When Milosevic came to power in the '90s, all evidence of Tito's Yugoslavia was again erased — from street names to the faces on our money. In 2000 following our democratic revolution, again, it was declared Year Zero. I think this is the most damaging thing we could do to ourselves as a society and that we are condemned to blunder along until we start working on the piecing together the story of who we are and where we came from.

FACEBOOK TWITTER GOOGLE+ EMAIL SHARE PRINT

Movies, documentaries, Mila Turajlic, Tribeca Film Festival

THE TIMES, November 2012

THE TIMES | Friday November 23 2012

Dynamic duo give their all
Good acting and 'found' footage make for a fine police drama, says Wendy Ide

End of Watch
 15, 100min
 ★★★★★

David Ayer's abrasive and brilliant Los Angeles cop drama *End of Watch* contains arguably the two finest male lead performances of any film this year. Jake Gyllenhaal and Michael Peña play Brian Taylor and Mike Zavala, LAPD partners on one of the toughest beats in the US and brothers tied by the badge, the bumper and the blood spill.

What makes them so great together — aside from a crackling, hot-headed chemistry that puts most rom-com duos to shame — is the selfless symbiosis of their shared screen time as actors. While less confident performers might have been tempted to jostle for position, Peña and Gyllenhaal do nothing that could undermine the essential integrity of their characters' friendship. Ironically, this even-handed approach and generosity of performance is likely to mean that neither will score the awards recognition that they deserve, with showier, seedier turns (take a bow, Joaquin Phoenix) swiping the voters.

Taylor and Zavala are kindred spirits. They share the same anti-kicking swag and no-holds-barred approach to law enforcement. Their gang-bang approach brings them into the cross hairs of the enforcers of a Mexican drug cartel expanding its operations into downtown L.A. From the moment a routine stop for a traffic violation turns into a cash and score flamboyantly carried gold-plated automatic weapons, they are marked men.

Impressive support comes from Anna Kendrick and Natalie Martinez as the women in Taylor and Zavala's respective lives and from America Ferrera and David Harbour as their rank-headed, confrontational fellow officers.

Ayer's approach is formally daring and it won't be for everyone. He uses a found footage device that, for me, adds to the blistering tension and aggression of the action. Brian brandishes a hand-held digital camera with which he is collecting footage for a personal project: memoirs by the Latino gangsters record themselves posturing and plotting on an iPhone. This is the film's biggest ask: would the LAPD or a Mexican drug cartel be so blasé about self-documentation by their members? You can certainly argue the case that they wouldn't.

But you can't argue with the blood-pumping immediacy that the technique brings, or the intimacy that the diary-like structure builds between the audience and these men on the front line of an urban warzone.

LOVE FILM BUT HATE SUBSCRIPTIONS?

blinkbox from RESCUE

£5 free credit*
 when you join blinkbox today
 LATEST RELEASES • NO SUBSCRIPTION

blinkbox from TESCO

Arthur Christmas **The Amazing Spider-Man** **Men in Black 3**

blinkbox.com

*Offer available to new customers only. The minimum spend is £10. Offer ends 31st December 2012. See blinkbox.com for full terms and conditions. © 2012 Tesco PLC. All Rights Reserved. The Amazing Spider-Man: TM & © 2012 Sony Pictures Entertainment Inc. All Rights Reserved. Men in Black: TM & © 2012 Warner Bros. Entertainment Inc. All Rights Reserved. Arthur Christmas: TM & © 2012 Warner Bros. Entertainment Inc. All Rights Reserved. Blinkbox is a trademark of Tesco PLC. All Rights Reserved.

Gambit
 PG, 90min
 ★★★★★

Nativity 2: Danger in the Manger!
 U, 100min
 ★★★★★

Cinema Komunisto
 N/A, 100min
 ★★★★★

Ninja Scroll
 18, 94min
 ★★★★★

If you are considering watching *Gambit* because the Coen brothers feature on the credits — they co-wrote this loose remake of a 1966 crime caper — you might want to reconsider. This is most certainly not a Coen brothers film. The machine-tooled wit of their finest work is replaced with comedy of the 'Whoosh, there go my trousers' variety. There's even a fart gag. If, however, you fancy a deftly witty story that gleefully punctures art world pomposity and offers Colin Firth a chance to reveal his engagingly goofy comic talents — and his legs — look no further.

Firth plays Harry Daise, the put-upon art expert who saves a billionaire's baby and covert mad scientist (Alan Rickman on fire, boisterous on what to buy. More than a decade's worth of abuse has made Harry politely vegetal and he plays useful comedy to settle the score. For this he needs the collaboration of a Texan rock star, PJ Parnoski (Cameron Diaz). But for all the stars in the cast, it's the supporting actors who get the biggest laughs: art expert Stanley Tucci is baroque, pensive and a truly demented one-scene cameo from Cloris Leachman as Georgia Parnoski that is worth the price of admission alone.

Debbie Hart's *Nativity* was an unexpected hit in 2009 and despite the rather cobbled-together feel of *Nativity 2: Danger in the Manger!*, this sequel is likely to appeal to the same audience. The formula remains the same — a plucky band of underprivileged primary school outsiders taken on the pious kids in a Christmas-themed performance competition — but the key cast member has changed. Martin Freeman has been replaced by David Tennant as the new teacher at St Bernard's.

Tennant is likable in a double role and Jason Watkins provides the funniest moments as rival teacher Gordon Shallopore. But the children, while an engaging bunch, are not given the chance to shine individually. And the music? Well, on the plus side, I perforated an eardrum last week so I had to listen with one ear.

The history of a country is told through its relationship with movies in the fascinating *Cinema Komunisto*. An exhaustively researched and elegantly edited documentary, the film explores the cinematic legacy of the former Yugoslavia, which was shaped by 12 years under the rule of that noted film buff Marshall Tins. What soon becomes clear is that the polished propaganda diverges dramatically from the crumbling reality of Yugoslavia and its owndefunct national film industry.

The influential 1961 anime *Ninja Scroll* is released in British cinemas for the first time. It's a fantastical take on Japanese feudal history. Female ninja Kagero and her rival, the noble Jubei, do battle with an ancient force of demonic dark forces. It's handsome, stylised work, but I'm a little uncomfortable with the lascivious scenes of sexual violence meted upon Kagero. **W**

«Ce documentaire explore, grâce à une recherche approfondie et un montage élégant l'héritage cinématographique de la Yougoslavie»

"This exhaustively researched and elegantly edited documentary explores the cinematic legacy of the former Yugoslavia"

Ovaj temeljno istrazen i elegantno izmontiran dokumentarac zadire u kinematografsku zaostavstinu bivse Jugoslavije."

54 Spettacoli

Martedì 25 gennaio 2011 Continuo dalla Dora

La storia Il documentario «Cinema Komunisto» sorprende il Trieste Film Festival

E Tito fece «traslocare» Hollywood in Jugoslavia

I divi dal Maresciallo: Taylor, Burton, Loren, Welles...

MILANO — Il Maresciallo amava il cinema. Almeno quasi quanto quel potere che, dal 1945 al 1980, lo vide Tito esercitare in modo assoluto la Jugoslavia. Trentacinque anni durante i quali soffrì il Paese, pensandosi una sua via a un comunismo lontano da Mosca, elaborò un modello di decentramento «liberal», seppure senza parti dissidenti. E vide una quantità impressionante di film: 8.800 nel periodo il suo predominio politico, per un anno al suo vertice. Cinque anni all'anno, più o meno uno a sera. Ritmi serratissimi, da cinema spinto, da addetti ai lavori. E in un certo senso Tito fu entrante. Come istituzionale Cinema Komunisto, duramente di Mila Turajlic, uno degli eventi che più hanno destato interesse al Trieste Film Festival che domani chiuderà la sua 22esima edizione. Un viaggio nella storia dell'ex Jugoslavia riletta attraverso la storia del suo cinema. Industria fiorentissima, sostenuta a spada tratta da Tito, che come ogni dittatore, da Mussolini a Hitler a Stalin, aveva ben compreso la forza delle immagini e il potere di creare attraverso esse la mitologia di un Paese.

8.800 Il numero dei film visti da Tito in 32 anni, sono circa 300 all'anno, quasi uno ogni sera

Lia Taylor L'attrice, della quale il Maresciallo era un grande fan, visitò Tito insieme con l'allora marito Richard Burton

Yul Brynner L'attore (1900-1980) tornò un supero insieme con il Maresciallo: tra i due c'era forte attrazione reciproca

Sophia Loren C'è anche lei tra i divi del cinema che fecero visita al Maresciallo Tito

... come capi di Stato, viaggiò in ogni modo, scortati in elicottero, seguiti nella lussuosa villa nell'isola di Brioni, buon ritiro del Maresciallo e di sua moglie Jovanka.

«Si stabilirono delle vere amicizie — racconta Fabrizio Grossi, regista della sezione documenti del festival —. Molte lettere di Carlo Ponti testimoniano il legame con Tito. Con Sophia esiste radice del Festival di Pola, in auto con il Maresciallo, e a costruire gli spaghetti italiani... E come non interpretare sullo schermo, in un film veramente celebrativo, l'italiano Brynner, in cui c'identificò in pieno. Nel documentario di Turajlic si vedono i due che si confrontano di profilo, trovandosi reciprocamente affascinati».

Bure tremanti strappate dal bulo degli archivi della giovane cineasta serba, per quattro anni impegnata in un paziente lavoro di ricerca e analisi di questo sterminato materiale. «Molti film sulla resistenza partigiana, una sorta di "spaghetti eastern" con l'eroe buono che salva la situazione. Ma anche storie di vita quotidiana alternate a kolossal come Gengis Khan, Marco Polo, La battaglia della Neretva — classica Turajlic —. Ne ho catalogati 300, ho interrogato una dozzina di vecchi registi, di testimoni di quell'epoca».

Primo tra tutti, Leka Kostantinić, il produttore di Tito. «Lui è il filo conduttore del documentario, il suo cuore narrativo — racconta la regista —. Lui l'uomo che regnava su tutta la produzione di Tito, voce fruttuosa di ogni genere, con predilezione per i film epici e per i western con John Wayne».

Seduto in fondo alla sala su una poltrona ridotta, il presidente sembrava spesso in quel suo cinema privato i suoi ospiti, tra cui Castro e Stalin. Invisibile e silenzioso, Leka da dietro la cabina di proiezione sembra tutto. Conversazioni private, discussioni politiche. Uscire e potenzialmente, seppur in silenzio, tutte le opinioni del suo capo. Il non solo in fatto di cinema. Anche se il cinema gli costò non poche lacrime di capo.

«Quando non gli piaceva un film se lo prendeva con Leka — conta Mile —. E toccava a Jovanka intervenire: Joseph Stalin, non Tito fatto lui. Lui lo mostra e basta».

Giuseppina Manin

“...Cinema Komunisto, documentario di Mila Turajlic, uno degli eventi che più hanno destato interesse al Trieste Film Festival che domani chiuderà la sua 22esima edizione. Un viaggio nella storia dell'ex Jugoslavia riletta attraverso la storia del suo cinema. Industria fiorentissima, sostenuta a spada tratta da Tito, che come ogni dittatore, da Mussolini a Hitler a Stalin, aveva ben compreso la forza delle immagini e il potere di creare attraverso esse la mitologia di un Paese.”

“Cinema Komunisto, a documentary by Mila Turajlic is one of the most interesting events of this year's Trieste Film Festival, which tomorrow ends for the 22nd time. A journey through the history of Yugoslavia is being taken through the story of its cinema. A flourishing industry, backed to the hilt by Tito who was, just like the other dictators – Mussolini, Hitler and Stalin, well aware of the power these images have to create a myth of a country.”

“Cinema Komunisto, dokumentarac Mile Turajlic, jedan od najinteresantnijih događaja Trieste Film Festivala, koji sutra završava svoje 22. izdanje. Istorija Jugoslavije, ispricana je kroz njenu kinematografiju. Plodonosna industrija, podržana od strane Tita, koji je kao i drugi diktatori, Musolini, Staljin i Hitler bio svestan snage pokretnih slika, kojima je moguće stvoriti mit o jednoj zemlji.”

POLITIKA, 26. novembar 2010.

КУЛТУРА

Петак 26. новембар 2010.
kultura@politika.rs 13

Титов филмски инсајдер



Јосип Броз и Јованка у пројекционој сали у вили у Ужичкој улици

Документарац Миле Турајлић „Синема комунисто” открива и коментаре које је Јосип Броз писао на сценаријима домаћих остварења

Документарни филм „Синема комунисто” Миле Турајлић, о златном добу југословенске кинематографије од 1945. до 1990, светску премијеру имао је недавно у такмичарском програму дебитантских дела Фестивала документарног филма ИДФА у Амстердаму, а српска публика видеће га почетком 2011. Овај документарца истражује настанак југословенског „Холивуда Истока”, златно доба и пропаст Филмског града у Београду и „Авала филма”, као и начин на који је Титов афинитет према филму стварао мит о СФРЈ на великом платну.

– Када сам у „Авала филм” први пут отишла као студент, увидела сам да у Београду постоји место са богатом историјом о коме се не зна. Истражујући историју „Авале” и југословенског филма, осетила сам да могу да испричам много дубљу причу о изградњи и пропасти земље. Суштина филма јесте метафора земље као филмског града, живота у једној сценографији која је данас пропала – каже за „Политику” редитељка Турајлић, која је дипломирала филмску продукцију на ФДУ у Београду и политику и међународне односе на Лондонској школи економије, и додаје да су „узроци пропасти 'Авале' везани за пропаст земље, јер када држава више није стајала иза филма, тада је филмски град почео да пропада”.

– Последњих десет година, статус „Авале” је нерешен јер је њена правна ситуација компликована; већински власник „Авале” постао је „Југоекспорт” који је у стечају, и од тада је продаја компликована. Продаја „Авале” је питање политичке воље, неопходна је одлука државе да ли постоји интерес да она опстане као филмски студио,

пошто има интересената за куповину – објашњава наша саговорница која поред сценографије нестале земље и прашњавих фунда „Авале”, гледаоце води од остатака порушеног моста на Неретви, до уништене пројекционе сале Титове виле.

Водичи кроз некадашњи свет гламура и звезда, попут Софије Лорен и Ричарда Бартон, јесу глумца Бата Живојиновић, редитељ Вељко Булајић, аутори филмске идиле, као и Титов кинооператер Александар Лека Константиновић који му је пуштао филм свако вече 32 године.

– Титов лични кинооператер даје „инсајдерску” причу о томе како је Броз гледао филмове, како су му филмски радници и звезде долазили у госте, и како је изгледало набављати филмове за пројекције. Лека има попис свих филмова које је пуштао Титу од 1949. до 1980, у коме се види да има година у којима је Броз погледао 365 филмова! Лека је свакодневно морао да иде у „лов” на филмове које би пуштао увече, и често се дешавало да му из биоскопа „Јадран” са вечерње пројекције колима шаљу ролну по ролну како су са њом завршавали, које је он пуштао у вили у Ужичкој – објашњава ауторка која је истражила више од 300 филмова насталих у периоду 1945-1990, а жеља јој је била да се удали од традиционалног приступа историјском документарцу.

– Трудим се да понудимо нови начин сагледавања протеклог времена које је било и смешно и озбиљно, и полетно и ограничавајуће, а које је нестало са одласком главног редитеља – закључује Турајлић чији филм нуди коментаре које је Тито писао на сценаријима, његове преписке са продуцентима, као и транскрипте његових разговора са члановима филмских екипа после гледања филмова, где се траже измене неких сцена.

Филм је настао у продукцији „Дриблинг пикчерс” (продуцент је Драган Пешикан), у сарадњи са „Интермедија нетворком”, а реализација је трајала четири године. Милли ментор на филму био је Ричард Клајн, шеф документарног програма на Би-Би-Сију, а за „Синема комунисто” заинтересоване су телевизије из Аустрије, Грчке, Финске, Израела...
И. Аранђеловић



Мила Турајлић

Cinema Komunisto, un documentaire par Mila Turajlic sur l'âge d'or de la cinematographie Yougoslave (1945-1990), a eu sa premiere mondiale dans le cadre du festival IDFA à Amsterdam...Ce documentaire part a la decouverte du genese de l'Hollywood de l'Est de la Yougoslavie, les triomphes de studios Avala de Belgrade, et la maniere dont la cinephilie de Tito a mise-en-scene le mythe d'un pays.

Cinema Komunisto, Mila Turajlic's documentary on golden age of Yugoslav cinematography (1945-1990) had its world premiere at IDFA in Amsterdam ... The documentary explores the genesis of Yugoslav "Hollywood od the East", highs and lows of the Film city "Avala Film" in Belgrade and the ways in which Tito's love of cinema created the myth of Yugoslavia on the film screen.

Dokumentarni film "Cinema Komunisto" Mila Turajlic, o zlatnom dobu jugoslovenske kinematografije od 1945-1990. svetsku premijeru imao je nedavno u takmicarskom program debitantskih dela Festivala dokumentarnog filma IDFA u Amsterdamu ... Ovaj dokumentarac istražuje nastanak jugoslovenskog "Holivuda istoka", zlatno doba i propast Filmskog grada u Beogradu i "Avala filma", kao i nacin na koji je Titov afinitet prema filmu stvarao mit o SFRJ na velikom platnu.